

CONCOURS D'ÉCRITURE CONVIVÉNCIA 2021

Écrivez un article sur le thème



Manuscrits à remettre au plus tard
Vendredi 12 février 2021



Ouvert aux collégiens, lycéens et adultes des établissements du biterrois

Renseignements auprès de votre CDI ou en écrivant à l'adresse : convivencia@laposte.net
facebook : Convivencia concours d'écriture

Sommaire	p. 1
Présentation du concours	p. 2
Introduction du dossier	p. 3
La "Jungle" dans la littérature (extraits)	p. 4
Rudyard Kipling, <i>Le livre de la jungle</i>	p. 5-6
Michel Tournier, <i>Vendredi ou le vie sauvage</i>	p. 7
Jean-Christophe Rufin, <i>Rouge Brésil</i>	p. 8
André Gide, <i>Voyage au Congo</i>	p. 9
Douglas Maxwell, <i>Espèce d'animal</i>	p. 10
Magyd Cherfi, <i>Livret de famille</i>	p. 11
La "Jungle" dans les arts visuels	p. 12
<i>Jungle post apocalyptique</i> (fresque urbaine à Lorient)	p. 13
Le douanier Rousseau, <i>Surpris !</i>	p. 14
Le douanier Rousseau, <i>La Charmeuse de serpent</i>	p. 15
André Franquin, <i>Le nid des marsupilamis</i> (extrait)	p. 16
Documents et articles	p. 17
Document infographique	p. 18
Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, <i>L'entraide, l'autre loi de la jungle</i>	p. 19
Lat, <i>La déforestation en Malaisie</i> (dessin)	p. 20
Campagne de 2009 de Greenpeace contre la déforestation (affiche)	p. 20
Francis Hallé, <i>une vie à dessiner des arbres</i> : entretien réalisé dans le cadre de l'exposition « <i>Nous, les arbres</i> »	p. 21-24
Dans la jungle de Bornéo, des tribus se rebellent contre les bulldozers, reportage de Bruno Philip	p. 25-28
Les genres journalistiques : fiche éditée par l'ARPEJ et le CLEMI	p. 29-30
Lanceurs d'écriture	p. 31
Qu'est-ce que j'entends ?	p. 31
Inventer un arbre imaginaire	p. 31
Rimes à tirer au sort	p. 32-33
Écrire à partir d'une image	p. 34

Notre histoire et notre philosophie

La *convivència* est une valeur de l'Occitanie médiévale qui désigne l'art de vivre ensemble en tolérant les différences. Cette tolérance s'étendait des musulmans d'*Al Andalus* aux juifs et aux Cathares qui étaient acceptés localement.

Le projet *Convivència* est né en 2014 au sein du LPO Jean-Moulin à Béziers. Proposé par la section d'enseignement professionnel, il invitait tous les personnels et élèves de l'établissement à se rencontrer autour d'un thème d'écriture. C'est un succès dès la première année. Au-delà de la participation, qui est importante, la rencontre a lieu : des élèves de diverses filières, des professeurs de diverses matières, des secrétaires, infirmières, agents d'entretien et autres personnels écrivent seuls ou en groupes, échangent au sein des comités de lecture, puis se retrouvent lors d'une première remise des prix très festive.

Dès la deuxième année le lycée professionnel Jean Mermoz se joint à l'aventure ainsi que deux collèges : Jean-Perrin et La-Dullague. Les réunions des membres du jury permettent aux collégiens de visiter les lycées et d'échanger avec des élèves et des enseignants des différentes filières. Elles permettent également aux personnels des collèges et des lycées de se rencontrer et de tisser des liens.

En 2020 le projet a réuni 16 établissements publics et privés sur un territoire de plus en plus vaste autour de Béziers. On constate au fil des années que le concours bouscule les préjugés et permet de belles rencontres entre établissements publics et établissements privés, entre filières générales et filières professionnelles, entre générations... grâce à la littérature !



Calendrier 2021

Inscriptions et dépôt des manuscrits : Vendredi 12 février 2021 dernier délai.

Première réunion du jury : Mercredi 17 mars 2021.

Clôture des votes : Lundi 3 mai 2021.

Deuxième réunion du jury : Mercredi 12 mai 2021.

Remise des prix : Vendredi 28 mai 2021.

Renseignements auprès des professeurs documentalistes des établissements participants.

En guise d'introduction

Petit tour d'horizon de ce que recouvre ce mot de « jungle »...

Le mot « jungle », vous vous en rendez compte rapidement est souvent connoté négativement et contient les sèmes de « fouillis », « touffeur », « désordre ». Un versant plus positif du terme apparaît quand on pense à la luxuriance et à l'abondance de la « forêt tropicale ».

Lorsqu'on gratte le sujet, on en vient aussi très vite à aborder la colonisation et la déforestation, sombres notions.

Dans une acception strictement scientifique, la « jungle » désigne un certain stade de la forêt secondaire dans laquelle il est difficile de pénétrer, stade qui précède celui de la forêt primaire où tout semble s'éclaircir et promettre beautés et ressources.

L'aspect inaccessible et dangereux de la jungle ainsi que sa longue méconnaissance ont nourri bien des fantasmes : Henri Rousseau la rêve comme un monde exotique, sensuel et violent, dans ses tableaux.

La « loi de la jungle » qui se décline en « jungles urbaines » permettrait de décrire, par comparaison, la possibilité d'un capitalisme débridé et bestial... pour mieux le légitimer ? Néanmoins, cette expression reçoit un démenti formel lorsqu'on considère l'entraide et les nombreuses formes de symbioses qui règnent dans la jungle réelle.

Au collège, de nombreux objets d'études des programmes de français permettent de traiter ce thème. En 6ème, par le biais des « récits d'aventures » ou de la « création poétique ». En 5ème, la problématique du voyage, des grandes découvertes ainsi que le questionnement complémentaire : « *L'être humain est-il maître de la nature ?* » sont au coeur du sujet. En 4ème, on pourra s'appuyer sur les articles de presse du dossier pour traiter : « *Informer, s'informer, déformer* ». Enfin, en 3ème, la question écologique de la sauvegarde de la biodiversité et de la déforestation peuvent s'inscrire dans l'objet d'étude : « *Dénoncer les travers de la société* ».

Au lycée professionnel, les élèves pourront par exemple travailler dans le cadre de l'objet d'étude « s'informer, informer : les circuits de l'information », mais aussi en première dans le prolongement de « Lire et suivre un personnage, itinéraires romanesques », tant les genres journalistiques peuvent se prêter à l'écriture d'invention. Au lycée général et technologiques, la participation au concours pourra notamment accompagner le travail sur l'objets d'étude « la littérature d'idées et la presse du XIXème au XXème siècles ».

On nous souffle que nous avons omis de nombreuses références. Certainement ! Il faudrait donc aussi aller voir du côté de Sepulveda et son *Vieil homme qui lisait des romans* d'amour, plonger dans le réalisme magique de Gabriel Garcia Marquez ou dans les œuvres de l'auteur brésilien Jorge Amado...

Nous avons défriché, il reste de nombreuses pistes à explorer !

... Et tant à écrire !

La « jungle » dans la littérature

JUNGLE, subst. Fém.

A. GÉOGR. Plaine marécageuse de l'Inde couverte d'une végétation épaisse et exubérante, où vivent les grands fauves ; *par extension* forêt vierge. *Lianes de la jungle*. « *Des temples merveilleux qu'enrichissait l'inépuisable ornementation de l'architecture indienne. Puis, d'immenses étendues de terrain se dessinaient à perte de vue, des jungles où ne manquaient ni les serpents ni les tigres.* » (VERNE, *Tour monde*, 1873, p. 50). *Par extension* Végétation épaisse et touffue. *La jungle vert minéral, qui cernait la plage* (LA VARENDE, *Homme aux gants*, 1943, p. 140).

B. Par analogie [Souvent suivi d'un déterminant.] Milieu où les individus les plus forts imposent leur volonté et où les moins aptes à lutter sont voués à l'échec. *Jungle citadine, jungle du monde des affaires*. « *C'est effrayant, cette jungle de la finance ! On n'y rencontre que les sentiments les plus durs et les plus affreux.* » (L. DAUDET, *Cœur brûlé*, 1929, p. 95). *La jungle financière de certains milieux cinématographiques* (MORAND, *Fr.-la-douce*, 1934, p. 9).

– *Loc. Loi de la jungle*. Loi du plus fort. « *À coups de boutoir, à coups de dents, il [Gallien] entreprend d'enseigner au marcassin [Lyautey] que lui a confié la horde, les lois de la Jungle et le goût du réel.* » (MAUROIS, *Dialog. commandement*, 1924, p. 56). V. *fauve*

Prononc. et Orth. : Att. ds Ac. dep. 1878. *Jongle* (influence de la prononc. et aussi pour la rime) ds HUGO, *Châtim.*, 1853, p. 52 et *Année terr.*, 1872, p. 160). **Étymol. et Hist.** 1796 (*Bibliothèque britannique*, II, p. 245 ds MACK. t. 1, p. 191); 1797 (J. HOWEL, *Voy. en retour de l'Inde*, 4 ds *Fonds BARBIER* : le pays voisin est montueux et couvert de **jungles** [Note : **Jungle** est un mot dont on se sert dans l'Inde qui signifie bosquet ou bouquet de bois]). Empr. à l'angl. *jungle* attesté dep. 1777, transcr. de l'hindoustani *jangal* « territoire inhabité, désert » d'où « territoire couvert de végétation impénétrable » (NED; FEW t. 18, p. 76a).

Source : Trésor de la Langue Française (<http://atilf.atilf.fr>)

Rudyard Kipling, *Le livre de la jungle*, Chapitre 1 : *Les frères de Mowgli*

Dans Le livre de la jungle, plusieurs nouvelles racontent l'histoire de Mowgli, un enfant recueilli et élevé par des loups, ses parents ayant été tués par un tigre nommé Shere Khan. Ses tuteurs sont un ours nommé Baloo et une panthère nommée Bagheera.

Mais vous accepterez maintenant de sauter une dizaine d'années : tâchez seulement d'imaginer quelle fut la vie merveilleuse de Mowgli parmi les loups ; car son récit complet remplirait un nombre incalculable de volumes. Il grandit en compagnie des louveteaux ; mais, bien entendu, il n'avait pas encore quitté lui-même la petite enfance qu'ils étaient déjà presque de vrais loups. Père Loup l'initia ; il lui apprit le sens de toutes choses dans la Jungle : bientôt dès que Mowgli entendait frissonner l'herbe, passer un souffle dans la nuit tiède, ululer un hibou au-dessus de sa tête, crisser les griffes d'une chauve-souris juchée pour quelques instants dans un arbre ou rejaillir l'eau d'une mare autour du plus petit poisson, tous ces bruits lui parlaient autant qu'à un homme d'affaires ses dossiers. Quand il n'était pas en train d'apprendre, il s'installait au soleil ; il dormait, mangeait, se rendormait ; quand il se sentait sale ou qu'il avait chaud, il nageait dans les étangs de la forêt ; et quand il avait envie de miel (Baloo lui avait dit qu'il était tout aussi agréable de manger du miel et des fruits secs que de la viande crue), il grimpait aux arbres en chercher : cette fois, ce fut Bagheera elle-même qui lui montra comment s'y prendre. La panthère se couchait sur une branche et l'appelait : « Viens, Petit Frère ! » Au début, Mowgli se cramponnait, à la façon du paresseux ; mais avec le temps, il en vint à voler de branche en branche avec presque autant de hardiesse que le singe gris. Il prenait également sa place au Rocher du Conseil, quand la Meute s'y réunissait ; et là, pour peu qu'il soutînt un certain temps le regard d'un loup, découvrit-il un jour, le loup finissait toujours par baisser les yeux le premier. Dès lors, il en fit un jeu. Il lui arrivait aussi de retirer les longues épines plantées dans les coussinets de ses amis, car les loups souffrent cruellement des épines et des piquants qui s'enfoncent dans leur pelage. La nuit, il descendait jusqu'aux cultures et regardait avec de grands yeux les villageois dans leurs huttes ; mais il se méfiait des hommes depuis que Bagheera lui avait montré une cage carrée, munie d'une port à guillotine, si habilement dissimulée dans la Jungle que la panthère avait failli y pénétrer. Bagheera lui avait alors expliqué qu'il s'agissait d'un piège. Mais, par-dessus tout, il adorait s'enfoncer en compagnie de Bagheera jusqu'au cœur noir et chaud de la forêt, y dormir dans la torpeur du jour et voir, la nuit venue, la panthère chasser. Elle tuait tous azimuts, selon sa faim, et Mowgli l'imitait – à une exception près. Dès que le garçon fut en âge de comprendre, Bagheera lui interdit de toucher au bétail, parce qu'il avait été admis au sein de la Meute, en échange d'un taureau.

- Toute la jungle t'appartient, dit Bagheera, et tu peux y tuer tout ce que tu as la force de tuer ; mais, en mémoire du taureau qui a servi à ton rachat, jamais tu ne tueras, ni ne mangeras de bétail, jeune ou vieux. Telle est la loi de la jungle.

Mowgli l'observa scrupuleusement.

Il grandit et acquit la force d'un garçon qui n'a pas conscience d'apprendre des leçons et dont l'unique souci au monde est de se nourrir.

Rudyard Kipling, *Le livre de la jungle*, Chapitre 2 : *Quand Kaa chasse*

Mowgli, tout penaud, s'endormit entre la Panthère et l'Ours, résolu à ne plus jamais frayer avec le Peuple des Singes.

Il ne devait, par la suite, se souvenir que de mains lui courant sur les jambes et les bras, de petites mains dures et fortes, de branches lui cinglant le visage, et le voilà, pris dans un grand remous de branches, qui regardait, les yeux rivés au sol, tandis que Baloo réveillait la Jungle avec ses cris profonds et que Bagheera partait à l'assaut du tronc, tous ses crocs dénudés. Hurlant de triomphe, la mêlée des Bandar-log se rua jusqu'au faite de l'arbre, où Bagheera n'osa pas les suivre.

Ils criaient :

- Elle nous a remarqués ! Bagheera nous a remarqués ! Tout le peuple de la Jungle nous admire pour notre adresse, pour notre ruse.

Alors, ils prirent leur envol ; et le vol du Peuple des Singes au pays des arbres est un spectacle qui ne peut se décrire. Ils ont, par monts et par vaux, de véritables routes et carrefours, un chemin tout tracé à quinze, vingt, trente mètres du sol, qu'ils peuvent suivre même la nuit, s'il le faut. Deux des singes parmi les plus robustes empoignèrent Mowgli sous les bras et se jetèrent avec lui de cime en cime, par bonds de plus de cinq mètres à la fois. Seuls, ils auraient pu filer deux fois plus vite, mais le poids du garçon les ralentissait. Mowgli avait mal au coeur, il avait le vertige ; mais il ne pouvait s'empêcher de jouir de cette course échevelée ; pourtant, la vision éclair de la terre si loin en contrebas lui glaçait le sang et l'horrible choc qui venait ponctuer chaque saut par-dessus le vide lui soulevait le coeur jusqu'aux lèvres. Son escorte l'entraînait à toute vitesse vers la cime de l'arbre, d'où, quand il sentait lui-même les tout derniers rameaux se fendiller et ployer sous leur poids, les deux singes se jetaient dans le vide avec un cri rauque, pour finir accrochés par les mains ou les pieds aux branches basses de l'arbre voisin. Parfois, il voyait sur des lieues à la ronde le vert de la Jungle immobile, comme un homme, du haut d'un mât, voit s'étendre à l'infini la mer ; une seconde plus tard, branches et feuilles lui cinglaient la face et Mowgli, entre ses deux gardes, se retrouvait presque au niveau du sol. Ainsi, bondissante et fracassante, toute la tribu des *Bandar-Log* hurlait, toussait, emportait au long de ses chemins d'arbres Mowgli, son prisonnier.

Au début, il eut peur d'être lâché ; puis vint la colère, mais il eut la sagesse de ne pas résister ; finalement, il se mit à réfléchir. D'abord, il fallait prévenir Baloo et Bagheera, car, au train des singes, Mowgli savait que ses amis seraient rapidement distancés. Inutile, pour lui, de regarder en bas : il ne voyait que le dessus des ramures ; aussi leva-t-il les yeux en l'air. Il aperçut alors, au fin fond de l'azur, Chil le Milan qui tournoyait et balançait ses ailes : il attendait que meure quelque chose dans la Jungle. S'avisant que les singes emportaient une charge, le Milan se laissa choir d'une bonne centaine de mètres, pour voir si, par hasard, c'était bon à manger. Il lâcha un sifflement de surprise quand il vit Mowgli hissé de force à la cime d'un arbre et l'entendit lancer l'Appel au Milan :

- Toi et moi, du même sang nous sommes !

Puis la houle des arbres engloutit le garçon, mais Chil se laissa déporter au-dessus de l'arbre voisin, juste à temps pour voir resurgir le petit visage brun.

- Repère le chemin ! cria Mowgli. Préviens Baloo de la Meute de Seeonee et Bagheera du Rocher du Conseil.

- De la part de qui, Frère ?

Chil avait évidemment entendu parler de Mowgli mais il ne l'avait jamais vu.

- De Mowgli, le Grenouille. On m'appelle Petit d'homme. Repère par où je paaaasse !

La phrase de Mowgli finit en cri, tandis qu'on l'entraînait dans le vide ; mais Chil hochait la tête et remonta jusqu'à n'être plus qu'une infime poussière ; en suspens là-haut, il garda le télescope de ses yeux braqué sur le remous des cimes dans le sillage de Mowgli et de son escorte tourbillonnante.

- Ils ne vont jamais loin, se dit Chil, goguenard. Ils ne font jamais ce qu'ils étaient partis pour faire. Ils sont toujours à picorer ce qui est nouveau, les *Bandar-log*. Ça les attire. Mais, cette fois, si j'y vois clair, ils vont eux-mêmes s'attirer des ennuis, car Baloo n'est pas exactement une mauviette et Bagheera peut, que je sache, tuer autre chose que des chèvres.

Il resta donc à balancer ses ailes, les pattes groupées sous le ventre, en attente.

Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage*, chapitre 17

Michel Tournier reprend le mythe de Robinson Crusoë en y ajoutant le personnage de Vendredi : un Indien vif, fantaisiste. Une fois que Robinson aura cessé de vouloir en faire son domestique et de le considérer comme inférieur, c'est Vendredi qui enseignera à Robinson comment vivre sur une île du Pacifique.

Vendredi lança sur le sol le coffre qui lui avait meurtri l'épaule. Les charnières du couvercle sautèrent, et un brillant désordre d'étoffes précieuses et de bijoux se répandit au pied des cactus. Ces vêtements, Vendredi n'aurait pas songé à s'en vêtir lui-même. Mais il trouva amusant d'en habiller les cactus qui avaient tous des formes vaguement humaines. Alors pendant plus d'une heure, il disposa sur ces drôles de plantes grandes comme des hommes, des capes, des châles, des chapeaux, il leur enfila des robes, des pantalons, des gants, il les couvrit enfin de bracelets, de colliers, de boucles d'oreilles, de diadèmes, et il trouva même au fond des coffres des ombrelles, des face-à-main et des éventails qu'il leur distribua pour compléter l'illusion. Puis il contempla son oeuvre, cette foule de grandes dames, de prélats, de majordomes et de monstres bicornus qui avaient l'air dans leur somptueux atours de se contorsionner, de se faire des révérences, de danser un ballet fantastique et immobile. Il rit très fort et imita ces bonshommes et ces bonnes femmes absurdes en gesticulant et en sautant sur place, tandis que Tenn gambadait et jappait joyeusement autour de lui. Puis il tourna le dos aux cactus et aux cactées habillés, et il se dirigea vers les dunes qui le séparaient de la plage.

Il faisait un temps magnifique, et Vendredi chantait de bonheur en courant sur le sable blanc et pur de la plage. Comme il était beau, nu, et joyeux, seul avec le soleil et son chien, libre de faire ce qu'il voulait, loin de l'ennuyeux Robinson ! Il ramassait des galets mauves, bleus ou tachetés, bien plus jolis dans leur vérité et leur simplicité que les gros bijoux compliqués qu'il avait accrochés aux cactus. Il les lançait à Tenn qui courait après en aboyant, et les lui rapportait. Puis, il lui lança dans la mer cette fois, des morceaux de bois, et le chien se précipitait dans les vagues, il battait l'eau de ses quatre pattes, et il revenait vers Vendredi, porté par le déferlement. (...)

Le lendemain, il se décida à partir à la recherche de Vendredi. Sa colère s'était calmée et l'absence de son compagnon commençait à l'inquiéter. Il entreprit donc de battre la forêt vierge avec l'aide de Tenn. Le chien qui avait bien compris qu'il fallait retrouver Vendredi fouillait les buissons, se glissait dans les fourrés, suivait des pistes dont l'odeur ressemblait à celle de Vendredi, et il aboyait pour prévenir Robinson quand il avait trouvé quelque chose. C'est ainsi qu'il découvrit dans une petite clairière ce qui devait être le camp secret de Vendredi. Il y avait d'abord entre deux arbres un hamac de lianes rembourré avec un oreiller et un matelas d'herbes sèches. C'était un lit suspendu, de toute évidence très confortable. Puis assise sur une espèce de fauteuil fait de branches d'arbre ligaturées, on découvrait une drôle de poupée en paille tressée avec une tête de bois et des cheveux longs en raphia. Ainsi Vendredi pour n'être pas tout seul s'était fabriqué une fiancée ! Enfin Robinson vit, suspendus près du hamac à portée de la main de celui qui y était couché, un tas de petits objets à la fois utiles et amusants dont l'Indien devait agrémenter ses siestes. Il y avait ainsi une flûte en roseau, une sarbacane, des coiffes de plumes comme celles des Peaux-Rouges d'Amérique du Nord, des fléchettes, des peaux de serpent séchées, une espèce de petite guitare, etc. Robinson était stupéfait et jaloux de voir comme Vendredi avait l'air d'être heureux et de s'amuser sans lui ! À quoi donc servaient tous les travaux et toutes les obligations qu'il s'imposait chaque jour ?

Vendredi ne pouvait plus être loin. Tout à coup, Tenn tomba en arrêt devant un massif de magnolias envahi par le lierre, puis avança pas à pas, les oreilles dressées, le cou tendu. Enfin il s'arrêta, le nez contre l'un des troncs. Alors le tronc s'agita et le rire de Vendredi éclata. L'Indien avait dissimulé sa tête sous un casque de feuilles et de fleurs. Sur tout son corps, il avait dessiné avec du jus de genipapo – une plante qui donne une teinture verte quand on casse une de ses tiges – des rameaux et des feuilles qui montaient en s'enroulant le long de ses cuisses et de son torse. Ainsi déguisé en homme-plante et toujours riant aux éclats, il exécuta une danse triomphale autour de Robinson, puis il se sauva à toutes jambes vers la mer pour se laver dans les vagues.

Rouge Brésil raconte l'histoire de deux enfants, Just et Colombe, qui, au moment de la colonisation d'une partie de l'Amazonie par les français au XVIème siècle, sont embarqués de force à bord d'un navire pour servir d'interprètes auprès des tribus indiennes.

La troupe s'engagea en file indienne dans une trouée de mangroves qui faisait face au mouillage des anabaptistes en fuite. Le petit matin était silencieux et frais ; il semblait à Colombe qu'ils surprenaient indiscretement la nature à son lever. Dans la gigantesque chambrée du sous-bois, des haleines de plantes et de bêtes, oubliées dans le sommeil, saturaient l'air d'amertumes parfumées. La peau moite des ébéniers, des bras arrondis d'euphorbes, les grosses têtes des calebassiers s'étaient sans pudeur ni conscience sur des replis d'humus et de fougères géantes. Bien au-dessus des têtes, la grande ramure des jacarandas couvrait ces abandons de son ombre.

Dans cette zone de forêt dense, ils marchèrent plusieurs heures sans rencontrer de village. Le soleil était maintenant bien haut. Il lardait le sous-bois de flèches lumineuses dont la pointe faisait éclater des verts criards dans le feuillage et des plaies rouge vif sur les troncs. Le silence des marcheurs leur permettait de percevoir des frôlements de serpents dans les lianes, des échappées de phacochères et le vol zigzagant de petits oiseaux de couleur. À mesure qu'ils prenaient de l'altitude, ils découvraient entre les feuilles, en se retournant, l'étendue livide de la baie sous le soleil au zénith et l'île en forme de barque près de laquelle étaient amarrés les bateaux.

Les anabaptistes s'étaient évanouis dans la jungle et il paraissait de plus en plus improbable de les retrouver jamais. Après avoir mangé des poissons séchés que le Balte tenait dans son sac et bu de l'eau des gourdes, les marcheurs prirent un peu de repos sous un cèdre. Colombe, la tête sur une branche rampante, s'endormit. La forêt était si dense et si calme qu'ils ne prirent pas la peine d'établir une garde. Aussi furent-ils empêchés de faire quoi que ce soit lorsque, en s'éveillant, ils se virent entourés d'une vingtaine d'Indiens armés de massues et d'arcs aussi hauts qu'eux.

Colombe n'avait encore jamais considéré aucun de ces naturels de près. Elle savait, par les conversations égrillardes entendues sur l'île, qu'ils étaient nus, mais elle n'y avait vu qu'un détail pittoresque. En découvrant devant elle ces hommes silencieux que ne couvrait aucune étoffe, elle n'en fut nullement choquée. Leurs seules parures, colliers de vignots et bracelets de coquillages, ornaient leurs poignets ou leur cou sans dissimuler quoi que ce soit des organes que la pudeur destinée européenne destine à l'obscurité. Comme les arbres qui tendent leurs fruits avec naturel, ces êtres nés dans la forêt et qui en épousaient la féconde simplicité rendaient à la forme humaine une plénitude familière. Quand le soldat balte se releva en tremblant, couvert de ses guenilles puantes, c'est lui plutôt qui parut à Colombe ridicule, emprunté, aussi absurdement travesti qu'elle se sentait tout à coup l'être elle-même.

André Gide, *Voyage au Congo*, Gallimard, Folio, p. 97-108

Voyage au Congo est le journal publié par André Gide à son retour d'Afrique Équatoriale française où il a séjourné de juillet 1926 à mai 1927. Il longe la rivière Oubangui du 18 octobre au 4 novembre 1926.

20 octobre.

A la tombée du jour, j'ai repris, seul, hier, cette route qui, sitôt au sortir de Bangui, gagne le haut de la colline en s'enfonçant dans la forêt. Je ne me lasse pas d'admirer l'essor vertigineux de ces fûts énormes et leur brusque épanouissement. Les derniers rayons éclairaient encore leurs cimes. Un grand silence d'abord ; puis, tandis que l'ombre augmentait, la forêt s'est emplie de bruits étranges, inquiétants, cris et chants d'oiseaux, appels d'animaux inconnus, froissements de feuillage. Sans doute une troupe de singe agitait ainsi les ramures non loin de moi, mais je ne parvenais pas à les voir. J'avais atteint le haut de la colline. L'air était tiède, je ruisselais.

Aujourd'hui, je suis retourné aux mêmes lieux une heure plus tôt. J'ai pu m'approcher d'une troupe de singes et contempler longtemps leurs bonds prodigieux. Capturé quelques papillons admirables.

21 octobre.

En auto jusqu'à M'Baïki, admirable traversée de forêt. L'auto passe trop rapidement. Ce trajet, que nous serons heureux de refaire dans quelques jours, méritait d'être fait à pied. Dans la forêt avoisinant M'Baïki, les arbres sont d'une prodigieuse hauteur. Certains, les fromagers, ont un empatement gigantesque¹. On dirait les plis d'une robe. On dirait que l'arbre est en marche.

28 octobre.

La déposition de Samba N'Goto avait duré plus de deux heures. Il pleuvait. Ce n'était point la passagère averse des tornades. Le ciel était épaissément couvert ; la pluie installée pour longtemps. Nous partîmes néanmoins vers dix heures. J'étais assis à côté de Mobaye ; Marc et Zézé, dans l'intérieur du camion, s'installèrent tant bien que mal sur les sacs de couchage, étouffant un peu sous la bâche. La route était profondément détrempée et l'auto n'avancait qu'avec une désespérante lenteur. Aux moindres montées, aussi bien qu'aux passages où la route était trop sablonneuse, nous devons mettre pied à terre, sous la pluie, et pousser le camion qui s'enlisait.

Nous avons le cœur si serré par la déposition de Samba N'Goto et par les récits de Garron, qu'à la rencontre que nous fîmes d'un groupe de femmes en train de travailler à la réfection de la route, nous ne pouvions même plus leur sourire. Ce pauvre bétail ruisselait sous l'averse. Nombre d'entre elles allaitaient tout en travaillant. Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent ; c'est de là que *sans outils appropriés*, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrât, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou. Ceci nous fut redit par plusieurs. Travaillant le plus souvent trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, perméables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que le milicien qui les surveille les avait fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage.

1 Disons pour ceux qui l'ignorent qu'on appelle empatement un extraordinaire élargissement de la base du tronc, qui souvent comment ce à se dessiner à près de dix mètres du sol. L'empatement obvie à l'insuffisance des racines et donne quelque assiette à un fût qui s'élève parfois à plus de 50 mètres de haut. D'autres arbres, les parasoliers en particulier, remplaçant l'empatement par des racines aériennes, en manière d'arcs-boutants. En outre, l'épaisseur du taillis, le voisinage des autres arbres, les lianes-câbles qui les relient entre eux, les protègent contre les coups de vent des tornades. Ces forêts sont des associations.

Les parasoliers, m'avait appris Auguste Chevalier, dans l'excellente relation de son voyage en Afrique Centrale, ne poussent que dans la forêt dite « secondaire » c'est-à-dire celle qui s'élève à la place de la grande forêt primitive, une fois dévastée par quelque plus ou moins ancien incendie. C'est cette forêt primitive que je désirais voir, que nous pensions trouver plus loin, que j'ai partout vainement cherchée.

Douglas Maxwell, *Espèce d'animal*, Éditions espaces 34, p. 42-43

Ce texte est un récit dans lequel les dialogues sont nombreux et vifs, adaptables au théâtre. Plusieurs saynètes se suivent de la vie de Paul, un adolescent qui se sent, à certains moments, « devenir animal », créant des situations drôles, insolites, cocasses et parfois inquiétantes. Dans l'extrait qui précède, Paul a invité la fille dont il est amoureux, Karen, au zoo, et ils cherchent maintenant à en partir.

LAISSEZ-NOUS PARTIR

Coincés là dans le rugissement des moteurs. Derrière nous, les voitures nous rabattent sur la droite. Nous rabattent sur la gauche. Les gaz d'échappement et leur chaleur d'usine nous cinglent et nous fouettent. Nous rejettent sur ce putain d'îlot central.

L'arrêt de bus est juste de l'autre côté de la quatre voies. Il n'y a pas de pont. Parce que c'est ça l'écologie. C'est ça l'Évolution. Seuls les plus forts survivent.

Karen et moi cramponnés l'un à l'autre. Paumés, battus par les appels d'air des voitures et les rafales de poussière. Des animaux échoués au milieu de la route.

LAISSEZ-NOUS PARTIR

C'était marrant au début, mais ça paraît loin maintenant.

On traversera jamais. On est de la chair à camions. Des insectes sur un pare-brise.

Pour les conducteurs, on n'est pas vraiment réels, aperçus un quart de seconde et déjà évanouis.

Des carnivores démoniaques. Je les hais. Des connards arrogants tous autant qu'ils sont.

C'est ça La Route... la Loi de la Route.

- Vous ne devriez pas marcher respirer vivre ressentir. Vous devriez être au volant pare-chocs contre pare-chocs à faire rugir le moteur et tracer la route. On vous écrase, et alors ? C'est ça La Route.

Vacarme et lueurs de phares qui s'estompent. Il faut que je
FONCE.

Fonce vers la forêt de l'autre côté. Fonce vers la verdure sans même regarder.

Karen huuuuurle.

Magyd Cherfi, *Livret de famille, Conte des noms d'oiseaux, Acte Sud, p. 9-10*

Dans une série de textes courts, Magyd Cherfi, parolier du groupe Zebda, évoque la cité de son enfance, à Toulouse.

En ce temps-là, nous vivions groupés comme les zèbres au bord de l'eau. La mare, c'était notre cité. Nous ne la quittions que très peu, par peur des tigres blancs ou de mourir de soif. Tout près de nous, des éléphants, des gnous, et partout des moustiques. On se croisait par troupeaux.

Enfin, tout ce qui a quatre pattes marchait en bandes ou n'était que nuée dans le ciel. Donc j'habitais la cité... la cité, que dis-je, un zoo. En tout cas, à cette époque, ça en était un. Personne ne s'y trompait. Nous-mêmes, à la naissance, on se donnait des noms d'oiseaux... mais pas de ces animaux domestiques qu'on met en cage et qui sont jolis, non ! Des animaux comme on en veut pas chez soi, autant dire une Arlésienne de reptiles. La laideur était nous, la honte aussi.

Car, pour y être bien dans la cité, fallait beugler, être moche, boiter, suer du cul très tôt, avoir les dents cassées... devant, derrière on s'en fout, encore que si ta bouche était un cimetière t'étais bien noté.

Faut avouer, dans nos petites têtes de mongols, fiers, on ne l'était pas tant que ça. Tellement peu que, pour nous apaiser, tous les plus jolis mots d'amour et tous les gestes auraient pas suffi pour nous consoler. Nous, c'était... à peine nés, laids. On naissait laids.

La « jungle » dans les arts visuels



Détail de la *Jungle post-acapalyptique* (Lorient)



Jungle post apocalyptique (Lorient)

Cette fresque peinte par Kaz et Ezra s'étend sur plus de 120 mètres de long par 7 de haut. Elle est localisée rue Florian Laporte à Lorient, dans l'ancienne fourrière municipale du port de pêche. Les couleurs vives se détachent de l'atmosphère rouillée et humide du lieu. Les contrastes sont accentués par la lumière plongeante qui tombe d'une toiture ouverte au vent et à la pluie.

Les artistes sont sur Facebook :

Kaz : www.facebook.com/KazArt56

Ezra : www.facebook.com/EZRA-COLOR-of-SOUND

Source : street-art-avenue.com



Le douanier Rousseau, *Surpris ! ou Tigre dans une tempête tropicale*, 1891



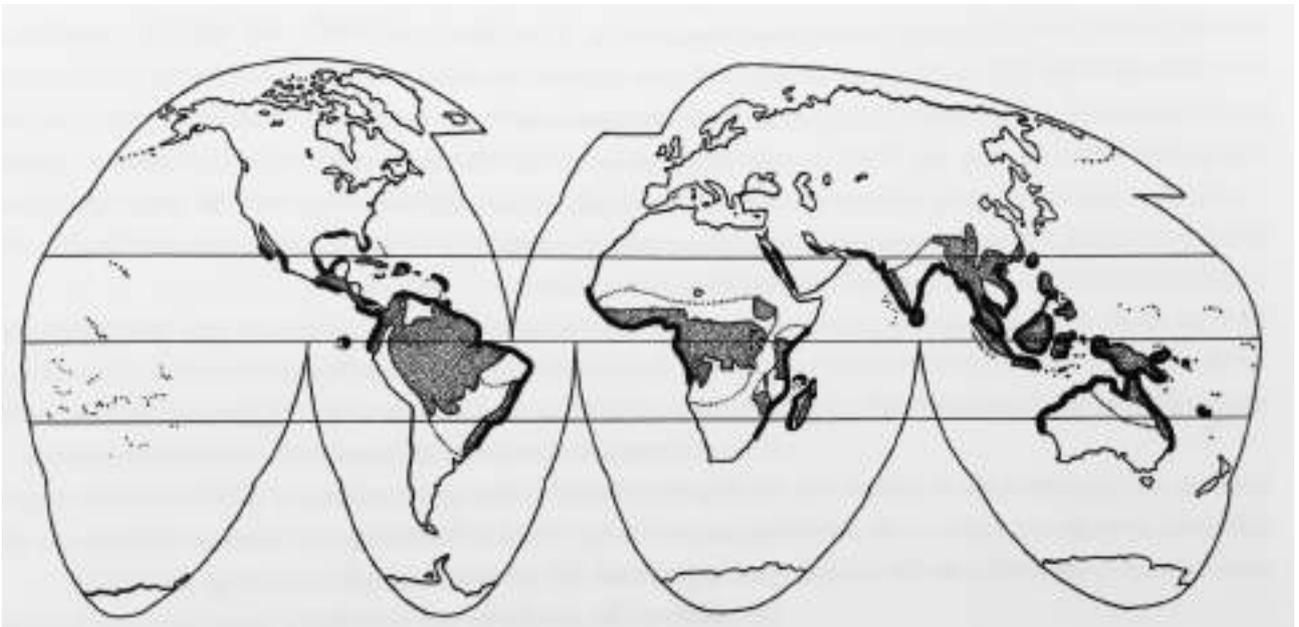
huile sur toile (129,8 x 161,9 cm), National Gallery, Londres

Le douanier Rousseau, *La Charmeuse de serpent*, 1907



huile sur toile (169 x 189,5 cm), musée d'Orsay, Paris

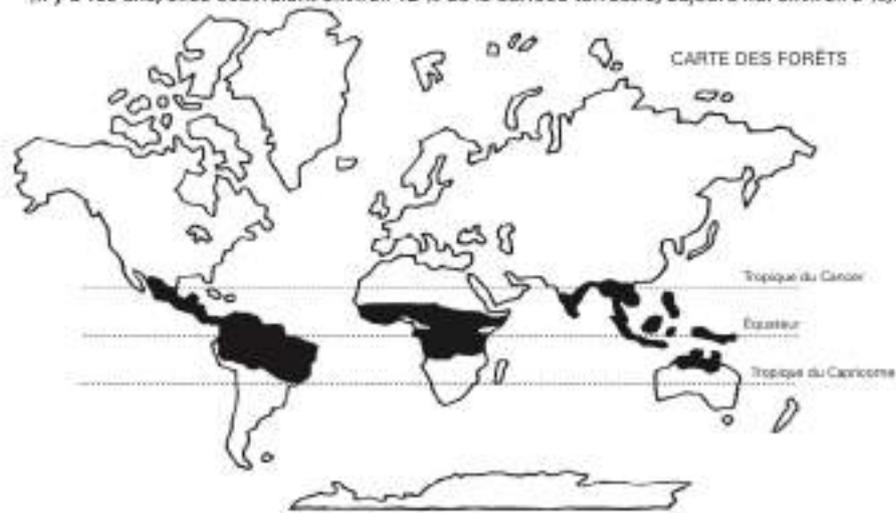
Documents et articles



Les forêts tropicales actuelles (en gris) et les mangroves (en noir). La ligne pointillée montre qu'il y a environ un siècle, ces forêts étaient plus vastes qu'elles ne le sont actuellement. Ce schéma ne distingue pas les forêts primaires des forêts secondaires.

Source : Francis Hallé, *Plaidoyer pour la forêt tropicale*, Actes Sud, 2014, p.23

Les jungles, ou forêts tropicales, poussent dans des régions très chaudes et très humides, entre les deux tropiques. Elles forment comme une ceinture verte autour de la Terre. (Il y a 100 ans, elles couvraient environ 12 % de la surface terrestre, aujourd'hui environ 5 %).



Un exemple : la forêt d'Amazonie

- La plus étendue de la planète. Environ 4 millions de km², soit la surface de l'Europe de l'Ouest.
- Elle abrite environ 60 000 espèces végétales, plus de 2 millions d'espèces d'insectes, 3 000 espèces de poissons (dont le piranha et le pirarucu, le plus grand poisson d'eau douce du monde), 1 000 espèces d'oiseaux, plus de 400 mammifères...

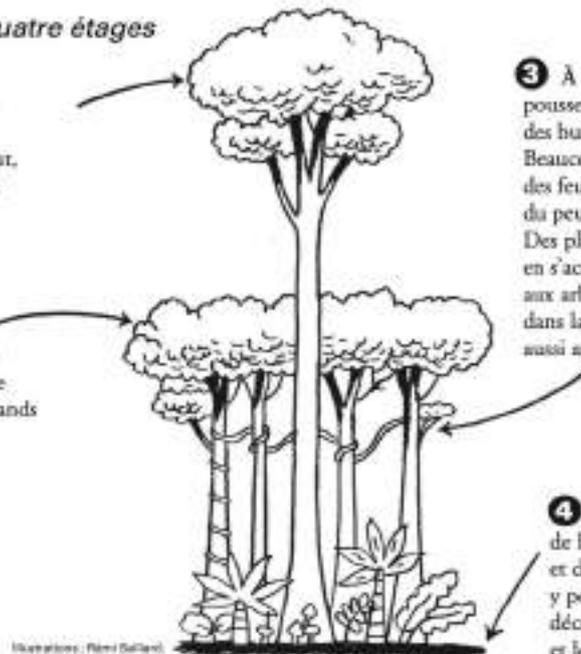
- Neuf pays se partagent le bassin amazonien : le Brésil, le Suriname, le Guyana, le Venezuela, la France (Guyane), la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie.
- La forêt amazonienne est une forêt primaire au stade « climax », c'est-à-dire qu'elle produit autant de ressources qu'elle en consomme.

La forêt tropicale a quatre étages

1 Les arbres géants

Leurs cimes dominent la forêt et sa canopée. Certains arbres peuvent atteindre 80 m de haut, soit la hauteur d'un immeuble de 25 étages.

2 La canopée, c'est l'épaisse couche de feuillage qui pousse sur les branches hautes des grands arbres, à 40 m de hauteur.



3 À l'ombre de la canopée,

poussent des arbustes, des buissons et des fougères. Beaucoup d'entre eux ont des feuilles larges pour profiter du peu de lumière qui les atteint. Des plantes épiphytes poussent en s'accrochant directement aux arbres, elles n'ont pas de racines dans la terre. Les lianes grimpent aussi aux arbres.

4 Le sol reçoit très peu de lumière. Quelques herbes et de nombreux champignons y poussent. Ces derniers décomposent les plantes et les animaux morts.

Source : Dossier pédagogique sur le thème de la jungle du parc *La mer de Sable*

Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, 2019.

Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, auteurs de cet essai, sont agronomes et biologistes de formation. S'appuyant sur de nombreuses recherches dans diverses disciplines scientifiques, ils interrogent ce que nous croyons savoir des lois de la nature.

La loi de la jungle

Connaissez-vous cette histoire ? C'est un mythe des années 1980, mais on dit qu'il vient d'une époque bien plus lointaine. Il était une fois la vie, une arène impitoyable où des millions de gladiateurs se battaient et s'entretuaient. Pas de cadeaux, pas de quartier, pas de pitié. L'agressivité était devenue un atout essentiel, c'était une question de survie. (...)

Si vous observez les êtres vivants (les « autres qu'humains ») à travers ce filtre, celui de la compétition, le tableau vous sautera aux yeux : le lion mange l'antilope, les chimpanzés s'entre-tuent, les jeunes arbres jouent des coudes pour l'accès à la lumière, les champignons et les microbes ne se font pas de cadeaux. Le mythe se déploie à la lumière de cet univers impitoyable. L'état de nature est synonyme de chaos, de lutte, de pillage et de violence. C'est la loi de la jungle, la « loi du plus fort », la « guerre de tous contre tous » selon l'expression d'un des pères du libéralisme, le philosophe Thomas Hobbes.

Les mythes donnent une couleur au monde. Et une idée répétée mille fois finit par devenir vraie. Faites l'expérience autour de vous : dites que l'être humain est naturellement altruiste, et l'on vous prendra probablement pour un naïf ou un idéaliste. Dites qu'il est naturellement égoïste, et vous aurez les faveurs des « réalistes ». (...)

L'entraide ? Mais qui y croit encore ? Parfois elle ressurgit miraculeusement, à la faveur d'un fait divers exceptionnel relaté au 20 Heures ou dans une vidéo animalière sur Internet visionnée des millions de fois. Fascinant !

Soyons sincères : qui n'a jamais ressenti cette profonde joie d'aider un proche ou de se voir tendre la main ? Et que se passe-t-il quand une région est sinistrée par une inondation ? Y a-t-il plus de pillages que d'actes de solidarité ? À l'évidence, non ! Les voisins se serrent les coudes, d'autres accourent des alentours et prennent des risques insensés pour sauver ceux qui doivent l'être. Des inconnus à des centaines de milliers de kilomètres de là, s'organisent et envoient de l'argent. Plus largement, la sécurité sociale, la redistribution des richesses, l'aide humanitaire, l'école ou encore les coopératives ne sont-elles pas d'incroyables institutions d'entraide ? Pourquoi cela nous est-il devenu si invisible ?

Un examen attentif de l'éventail du vivant – des bactéries aux sociétés humaines en passant par les plantes et les animaux – révèle que l'entraide est non seulement partout, mais présente depuis la nuit des temps. C'est simple : *tous* les êtres vivants sont impliqués dans des relations d'entraide. Tous. L'entraide n'est pas un simple fait divers. C'est un principe du vivant. C'est même un mécanisme de l'évolution du vivant : les organismes qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui arrivent à coopérer.

En réalité, dans la jungle, il règne un parfum d'entraide que nous ne percevons plus.

La déforestation en Malaisie vue par Lat (1994)



Source : cité par Francis Hallé dans *Plaidoyer pour la forêt tropicale*, Actes Sud, 2014, p.193

Campagne d'affichage de Greenpeace (2009)



Francis Hallé est un biologiste français spécialiste des forêts primaires (composées d'espèces indigènes et sans trace passée ou présente d'activité humaine). Il a notamment mis au point le « radeau des cimes », un dispositif original qui permet d'étudier la canopée des forêts tropicales.

Vidéo présentant Francis Hallé : https://www.youtube.com/watch?v=63F1se_d9KE

FRANCIS HALLÉ, UNE VIE À DESSINER LES ARBRES

ENTRETIEN AVEC EMANUELE COCCIA
EXTRAIT DU CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Amoureux des arbres et des plantes, spécialiste des forêts tropicales et fervent défenseur des forêts primaires, Francis Hallé est le témoin privilégié de l'incroyable richesse de la nature, tout autant que de sa fragilité face à l'être humain. Depuis une soixantaine d'années, ce botaniste voyageur passe sa vie au plus près des arbres. S'il les étudie scientifiquement, il pose aussi sur ces êtres vivants un regard émerveillé. Entre contemplation et rigueur méthodique, il dessine sur les précieux carnets qui l'accompagnent depuis le premier jour leurs fleurs, leur frondaison, mais aussi leur architecture. C'est sa façon, bien à lui, d'aller véritablement et intimement à leur rencontre.

Francis, vous avez parcouru le monde et ses forêts tropicales, vous avez observé et dessiné des milliers d'arbres répertoriés dans de précieux carnets. Je n'ose imaginer le nombre d'espèces et d'arbres que vous devez avoir en mémoire. Je suis tout de même curieux : Quel est votre premier souvenir d'arbres ?

J'avais 4 ans et la France était occupée par l'Allemagne. Ma famille ne pouvait pas rester à Paris. Nous nous sommes retirés à quarante kilomètres de la capitale, sur un hectare de forêt et de jardin. Nous étions neuf : mes parents, ainsi que mes frères et sœurs. Grâce à ce petit terrain, nous avons non seulement très bien vécu pendant la guerre, mais nous avons pu aussi aider nos voisins. J'ai pensé que nous pouvions satisfaire tous nos besoins avec un lopin de forêt et un petit bout de potager. Je me rappelle surtout un châtaignier, pas très grand, sur lequel je grimpais. Après l'ascension d'un tel arbre, on peut facilement monter dans un grand pin laricio de Corse d'au moins quarante mètres de haut. Les arbres me sont apparus comme des routes faciles et accueillantes. C'était tout un paysage et une manière de voir le monde par le haut. Tout le travail que j'ai fait par la suite sur la canopée est lié à des souvenirs d'enfance.

Est-ce à ce moment que vous avez pris la décision de consacrer votre vie aux arbres ?

C'est arrivé bien après. Quand je suis entré à l'université de la Sorbonne à Paris, je ne m'intéressais pas vraiment aux plantes, mais plutôt aux animaux, comme 99 % de mes étudiants d'ailleurs.

Aujourd'hui, j'aime bien les animaux, mais je n'arrive pas à les prendre au sérieux parce qu'ils bougent tout le temps. Je vais même aller un peu plus loin : je suis moi-même un animal et si on m'en montre un, même si je ne le connais pas, je peux déjà identifier des quantités de choses sur lui. Je ne suis pas zoologiste, mais je sais comment il se déplace, je sais reconnaître l'avant et l'arrière, les pattes, le dos, je sais qu'il a deux profils identiques pour pouvoir tourner à droite et à gauche. Je sais que si je lui donne à manger il sera content, et que si je chaque des mains il aura peur et se sauvera.

Étudiant, j'habitais non loin du boulevard Raspail. Sur mon balcon, une petite plante avait poussé sans que je m'en sois occupé. Je ne savais pas ce que cela pouvait être, je ne savais même pas qu'un truc pareil puisse avoir un nom. La plante a vécu grâce à la pluie parisienne. Je l'ai vue grandir au cours d'une année, produire des fleurs très belles, d'une esthétique pure et rigoureuse, donner des graines et se reproduire. L'année suivante, il y en avait dans tous les pots. C'était magique ! À cette époque, je pensais qu'un arbre devait avoir des feuilles. J'ai appris au cours de mes études que certains n'en avaient pas. Dans les régions tropicales, beaucoup d'arbres n'ont pas de feuilles et sont tout de même vivants. C'est à ce moment que la plante m'est apparue beaucoup plus intéressante que l'animal. Je n'y connaissais rien, et il y avait tout à découvrir.

C'est une sorte d'émerveillement, de rencontre esthétique, que l'animal n'est pas capable de provoquer.

Tout à fait. Les arbres sont pour moi beaucoup plus beaux que les animaux. Ces derniers croient, rient, et une fois morts, ils sentent terriblement mauvais. Alors qu'un arbre qui meurt ne sent pas mauvais – parce qu'il y a moins de soufre dans ses molécules. Je me demande si le rapport premier aux arbres n'est pas d'abord esthétique, avant même d'être scientifique. Quand on rencontre un bel arbre, c'est tout simplement extraordinaire.

C'est parce que vous les trouviez extraordinaires que vous avez eu envie de dessiner les arbres ?

Mon grand-père maternel a toujours dessiné des arbres, mais uniquement par plaisir esthétique. Il était parisien,

comme moi, mais travaillait en Bretagne. Il a passé sa vie à dessiner, à peindre et à graver la Bretagne. J'ai passé la mienne à dessiner des arbres avec une préoccupation un peu différente, mais il y a un lien évident. J'adorais mon grand-père. Pour moi, dessiner est une manière normale de représenter les choses.

Au fond, le botaniste a toujours eu besoin d'une médiation esthétique.

Les botanistes ont toujours dessiné – à l'université de Poitiers, j'ai vu de magnifiques collections de dessins de plantes anciens ! Il me semble que les entomologistes dessinaient également, même s'ils utilisent aujourd'hui la photographie. Le médium photographique ne peut pas s'appliquer à la botanique car il ne peut pas séparer la plante de son environnement. Une autre raison, beaucoup plus importante, c'est que les arbres sont des structures extrêmement complexes et immenses. Photographier en 1/50 de seconde ne suffit pas pour faire connaissance avec l'arbre. Je travaille au cœur de la forêt et il me faut parfois une matinée entière pour dessiner un arbre. Je tourne autour, je le regarde de face, de côté, d'en bas, d'en haut. Tous les angles sont bons. Des questions me viennent à l'esprit et les réponses apparaissent sous mes yeux. Il faut du temps pour se familiariser avec un arbre, et la photographie est beaucoup trop rapide. Quand je dessine un arbre, quand j'enregistre les formes externes de plantes, j'ai l'impression d'être à ma place, de faire vraiment ce pour quoi je suis sur terre. J'oublie le temps.

Perdez-vous la notion du temps parce que vous dessinez les arbres en détail ? Passez-vous par le croquis avant le dessin ?

Sur le terrain, je fais des quantités de croquis au crayon sur des carnets et je prends des notes. Au début de ma carrière, j'utilisais de petits carnets que je trouvais dans les pays que je visitais, dans les boutiques pour écoliers, au coin des rues, mais ils étaient très fragiles. Maintenant, avec l'expérience, je préfère les grands carnets, avec du papier blanc, renforcés et possédant un fermoir aimanté. De retour au campement ou lorsque je suis dans un laboratoire avec une table, je fais la synthèse de mes croquis et de mes notes. Je reprends certains dessins au



Fionda Hoffi, Base d'un arbre indéterminé, forêt de Polkita, Amazonie péruvienne, 2011. Croquis et encre sur papier, 33 x 40 cm.
Collection Fionda Hoffi, Montpellier. © Fionda Hoffi

fruit ou au stylo. Je ne les colore pas sur le terrain, c'est presque impossible. La couleur, je l'ajoute quand je suis chez moi. Faire de l'aquarelle alors qu'on est dans une forêt tropicale, sous la pluie, n'est pas commode. J'y arrive, mais il faut des conditions particulièrement bonnes. À l'origine, tous ces dessins étaient dispersés, mais avec les années, j'ai pu les classer par famille de plantes dans des dossiers. Réunir toutes les Astéracées, les Apocynacées, les violettes, etc... que j'ai pu dessiner à travers le monde, est très intéressant.

Vos carnets, qui sont absolument sublimes, ressemblent aux carnets qui servaient d'instrument de travail aux anthropologues des ^{xix} et ^{xx} siècles. Mais les vôtres témoignent du règne végétal. Vous considérez les plantes au même niveau que les êtres humains. C'est très beau.

J'ai un regret: que l'on me considère uniquement comme un botaniste. Je ne me qualifierais pas d'ethnologue, et je ne me considère pas non plus comme un artiste. Mais quand je voyage, je m'intéresse au moins autant aux pays visités qu'aux plantes qui y poussent. Les pays tropicaux me passionnent. C'est la partie la moins connue et la plus intéressante de la planète. La notion du

temps, par exemple, est différente entre les tropiques et le territoire européen. Le temps n'a pas le même sens. Je suis européen, je vis avec le passé, le présent et le futur, et cela me paraît tellement évident que j'ai beaucoup de mal à envisager que mon interlocuteur africain ou asiatique n'a pas la même référence temporelle que moi à l'esprit. Pour lui, tout est circulaire. Les choses et les événements reviennent régulièrement. Une fois que l'on a compris cela, le dialogue se trouve complètement changé.

Indonésie, Gabon, Galapagos, Malaisie, Tasmanie, Thaïlande... Vous avez parcouru le monde pour observer et dessiner les arbres. Quelle a été votre plus grande rencontre? Comment choisissez-vous les arbres que vous allez dessiner?

On ne peut pas apprécier le même arbre si on est en Afrique, en Amérique ou en Asie. En Afrique, c'est le mouba. En Amérique, c'est l'arbre à caoutchouc. En Asie, c'est le lantan. En Europe, je cherche encore celui que je préfère. Je m'attache surtout à dessiner des architectures. Quand je suis en forêt, je commence toujours par un arbre idéal, ni trop jeune, ni trop grand, qui laisse apparaître le plus possible son architecture. En forêt tropicale, c'est assez simple de procéder ainsi parce

que l'on trouve facilement des arbres jeunes. On se rend vite compte que la forme d'un arbre, même jeune, n'est jamais aléatoire. Chaque espèce a son «modèle architectural», c'est-à-dire que la croissance et le développement d'un arbre suivent un programme génétique qui repose sur trois principes: tout d'abord, la répétition des branches sur le tronc, qui peut être continue, rythmique = autrement dit, un nouvel étage est ajouté une fois par an = ou irrégulière; elle peut également être nulle puisque beaucoup d'arbres n'ont pas de branches, comme les palmiers. Ensuite, l'orientation des branches, qui peut être verticale, oblique ou horizontale. Enfin, la position des fleurs qui peut être terminale, ce qui met fin à la croissance de l'axe porteur qui doit trouver des relais, ou latérale, ce qui signifie que rien n'empêche l'arbre de pousser, qu'il a la possibilité d'avoir une croissance infinie. C'est extrêmement simple. Avec ces trois principes, vous avez la base d'une combinatoire infinie. Le nombre très élevé de combinaisons possibles est sans doute trop important puisque l'architecture des arbres que nous connaissons aujourd'hui = 100 000 espèces environ = n'utilise que 24 modèles. Quel que soit l'arbre que vous regardez, il répondra à l'une de ces architectures. Le défi serait de trouver une plante qui ne veuille pas se conformer à l'un de ces schémas!

Dans les années 1970, lorsque vous commencez à vous intéresser à l'analyse architecturale des arbres, rien de semblable n'existe sur le sujet. Comment avez-vous eu l'idée de l'étudier ?

À la fin de mes études, j'étais un botaniste liméon¹. Pour identifier une plante, j'avais besoin de voir ses fleurs et ses fruits. Sans ces deux caractéristiques, je ne pouvais rien faire. Lorsque je suis arrivé en Côte d'Ivoire en 1966, il y avait de magnifiques forêts primaires, mais aucune fleur et aucun fruit à observer. Quand il y en avait, les fleurs étaient à soixante mètres du sol donc inaccessibles, et les fruits tombés à terre, pourris et déformés par leur chute, étaient impossibles à identifier. C'était incroyable. Un jour, j'ai rencontré le chef d'un village baroulé et j'ai eu besoin de l'interroger :

« Chef, comment appelez-vous ce grand arbre li-bas ? »

« Celui-là, c'est un framiré. »

« Chef, comment le savez-vous ? Avez-vous vu ses fleurs ? »

Il a ri.

« Les fleurs du framiré ? Mais je n'en ai rien à faire. Je ne sais même pas si un framiré a des fleurs. »

Il était un extraordinaire botaniste, mais certainement pas liméon parce qu'il n'avait pas du tout besoin des fleurs et des fruits pour identifier les arbres. Il a continué :

« Regarde. Cet arbre est un framiré, celui-ci est un dabéme, est autre li-bas est un abala. Tu vois bien que ce n'est pas pareil. »

Qu'est-ce qui changeait ? C'était l'architecture. J'ai vécu ce jour-là comme une vraie révolution intellectuelle et scientifique. On pouvait être botaniste sans être liméon. C'est à partir de ce moment-là que j'ai pu parler de l'évolution des familles de plantes. Il y a des ancêtres

tropicaux arborescents dont les formes les plus évoluées, les plus raffinées et sophistiquées sont dans les hautes latitudes sous forme d'arbres. Dans 90 % des familles de plantes, on retrouve cette évolution.

Cette plasticité, propre au monde végétal, ne se retrouve pas dans le règne animal. Je me suis toujours demandé pourquoi ce modèle architectural, plastique au sens de « structural », est resté invisible pendant des siècles, que ce soit à Carl von Linné ou à d'autres naturalistes et botanistes.

J'ignore pourquoi cela n'a pas été étudié à l'époque de Linné. Mais à la nôtre, j'ai la sensation que ce qui est scientifique se doit d'être très complexe. Plus le sujet est compliqué, plus il est considéré comme étant légitime intellectuellement. On me dit que ce que je fais n'est pas sérieux, que je travaille à l'enfil ou que le même travail aurait pu être réalisé au XVIII^e siècle. C'est vrai, ce n'est pas difficile ! Mon matériel se résume à un papier et un crayon, et je m'en sers pour dessiner des architectures. Tout ceci est beaucoup trop simple pour que la science actuelle s'y intéresse. Cela étant, observer l'architecture des arbres m'a amené à réfléchir à des problèmes de génétique sophistiqués.

En effet, et en observant les arbres, vous avez aussi approfondi le concept de réitération.

Jean-Henri Fabre avait déjà vu et étudié ce concept de réitération. Il a écrit *Leçon à mon fils sur la botanique*, dans lequel il explique notamment que les arbres sont coloniaux. Darwin l'avait perçu aussi. Ensuite, tout a été oublié. Aujourd'hui, on sait que l'architecture d'un grand et

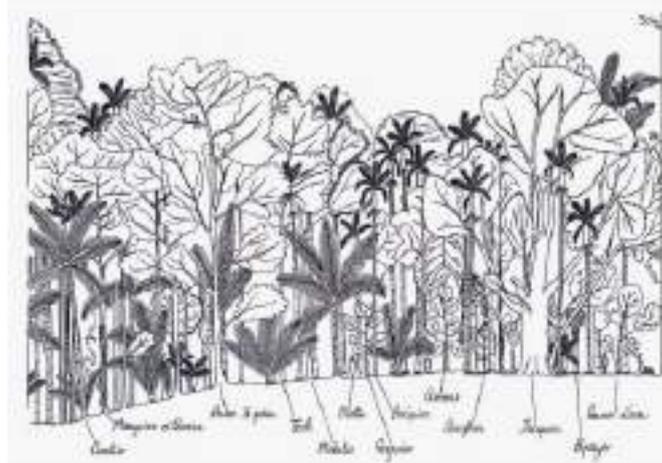
vieux arbre implique le concept de réitération. Admettre qu'un jeune arbre est capable de pousser sur un vieux arbre est une idée tellement dérangeante ! Quand on parle de réitération, il ne s'agit pas d'une graine qui germe, mais d'un bourgeon qui se réveille : il produit une tige feuillée dont les racines s'ancrent sous l'écorce et atteignent très vite le sol. Ensuite, la croissance répète le modèle architectural de l'espace et l'arbre posteur devient alors une colonie. Les anciens avaient bien compris le caractère parasitaire du rejet, d'où les noms qu'ils lui ont donnés dans diverses langues européennes : « gromand » en français, *moles* en anglais, *malchio* en italien et *chupón* en espagnol.

Avec ce concept de réitération, on peut alors distinguer deux sortes d'arbres, les « unitaires » et les « coloniaux ». Les arbres unitaires sont dépourvus de réitération. Cela signifie que leur croissance se limite à celle de leur modèle architectural. Ils ont une forme simple et une esthétique séduisante – ils sont très souvent utilisés pour la décoration. Quant aux arbres coloniaux, ils réitérent en abondance. Ils sont plus modernes, moins beaux que les unitaires, et surtout, ils vivent beaucoup plus longtemps. En Tannanien existe un arbuste *Lonnie tonanica* très célèbre. Il a 43 000 ans – à l'époque, il y avait deux espèces humaines : l'Homo sapiens et l'homme de Néandertal – et se trouve être un clone de trois kilomètres de long. Non seulement cet arbuste est toujours vivant, mais en plus, il n'est pas vieux du tout. Si on le laisse tranquille, il continuera de vivre et de se reproduire, il n'y a aucune raison qu'il meure. C'est fascinant ! Existe-t-il en présence d'un arbre immortel qui pourrait même résister aux changements climatiques ? La question est ouverte et tout cela nous amène à renouveler entièrement notre vision du vivant.

Ce qui est formidable, c'est que vous avez montré quelque chose qui est à la fois fondamental et très beau. La botanique peut et doit nous donner une vision complètement différente du vivant, quand la biologie est encore très axée sur l'animal.

En réalité, la biologie est presque totalement tournée vers l'être humain. Pour beaucoup de zoologues, l'animal permet de comprendre et d'expérimenter des choses, quand cela est impossible sur l'humain. L'idée que l'animal peut permettre une compréhension de l'être humain est ancienne, cela remonte à l'Antiquité grecque et à Aristote. Avec les plantes, je suis protégé de cette digression. La plante est l'élément absolue des êtres humains. De plus, elle ne bouge pas et ne fait pas de bruit. On la juge donc naturellement comme une forme de vie sans intérêt.

Francis Hallé, *Arbres et Arbustes de la Côte d'Ivoire*, 1987. Copies et autres photographies, 30 x 40 cm. Collection Francis Hallé, Montpellier. © Francis Hallé



C'est vrai qu'il existe de la part des humains une forme de négligence à l'endroit des plantes. Il y a comme une peur, je dirais même une haine, de ces vivants auxquels on dénie la possibilité de la vie.

La peur est liée à la forêt, pas aux plantes. Ce sentiment est très ancien, il remonte à la civilisation romaine. Pour les Romains, la forêt était le lieu de « l'étranger » : c'est dans la forêt que se cachaient les barbares. D'ailleurs, le mot français « forêt » vient du latin *forex*, qui signifie « à l'extérieur ». En anglais, *foreign* est ce qu'on ne peut pas connaître, qui est trop loin. C'est peut-être notre héritage écologique de l'Antiquité qui veut que l'arbre continue d'être considéré comme un matériau pour le commerce, ce qui n'est pas très élogieux. On en est resté là : la peur de la forêt et le désir de vendre du bois.

Pourtant, votre travail a déclenché une prise de conscience sur le plan intellectuel. L'altérité est quelque chose qui est désormais acté, accepté.

C'est en partie vrai. Mais cela ne touche pas les coupeurs de bois. Quand cela les attendra, il n'y aura déjà plus de forêts. C'est terrible d'assister à leur destruction. Si mes contemporains pouvaient voir les forêts primaires de l'Asie, ils seraient tellement stupéfaits ! Elles se situent dans l'autre hémisphère, mais c'est la même latitude qu'ici, en Europe. Pas très loin de nous, en Pologne, la forêt primaire de Białowieża est aussi en danger. Lorsque j'ai pris conscience de cette menace, j'ai senti que le moment était venu de réagir en favorisant la renaissance d'une forêt primaire en Europe de l'Ouest, répartie sur plusieurs pays. C'est un de mes prochains projets. On pourra y entrer, mais uniquement par la canopée, pour ne rien abîmer. Pour le moment, rien n'a été lancé officiellement, mais je pense que cela viendra rapidement. Il y a un côté subversif à réaliser ce projet car dans notre société actuelle, les choses doivent aller très vite. Or cette aventure est un pari sur mille ans, un pari sur une collaboration intergénérationnelle.

Vous insistez beaucoup sur le temps. L'arbre est un des vivants qui ont la capacité de vivre très longtemps.

Oui, et beaucoup plus longtemps que nous. Ici à Montpellier, notre journal local *Midi Libre* a publié un article sur un olivier de 100 ans. Mais c'est ridicule, un olivier âgé de 109 ans, c'est un gamin en culottes courtes ! C'est à partir de 2 000 ans que cela devient intéressant.

Comment expliquez-vous la longévité des arbres ?

Il y a une réponse à court terme et une à long terme. Une équipe de scientifiques

de l'université d'Oviedo, dans le Nord de l'Espagne, a montré que chez les humains, les méthylation¹ de gènes se produisent tout au long de l'existence, tandis qu'elles se produisent annuellement pour les arbres. Le bourgeon qui s'ouvre au printemps est totalement juvénile. Tous les gènes sont déméthylés, puis ils se méthylent petit à petit au cours de l'été. Il y a des déméthylases au printemps suivant et cela repart à zéro. La première réponse, c'est donc que l'arbre reste jeune. Mais c'est seulement vrai sur quelques centaines d'années. La seconde raison, celle qui explique que certains arbres puissent vivre des milliers d'années, c'est qu'ils sont capables de multiplication végétative² : ce dont l'être humain est strictement incapable ! Le premier arbre donne des drageons par les racines, ou tombe et donne des rejets. Il a trente-six possibilités de multiplication végétative qui n'ont pas de limite dans le temps. On considère aujourd'hui qu'une petite centaine d'arbres est concernée par cette immortalité.

Un arbre a une longue vie, mais il est souvent menacé par son environnement !

La vie d'une plante n'est pas facile parce qu'elle est comestible et fixe. Pour échapper à la mort, une première solution est simplement d'être beaucoup plus grosse et plus grande que son prédateur. De fait, les arbres sont beaucoup plus volumineux, c'est leur manière de ne pas disparaître. L'animal peut en manger un morceau, même un très gros, mais l'arbre continuera à pousser. C'est la croissance illimitée de l'arbre qui permet ces dimensions-là. Ce sont des dimensions adaptatives face aux prédateurs.

Malgré leur taille impressionnante, les arbres ou les plantes ne sont pas regardés par les hommes et les femmes de la même manière que le sont les animaux. C'est tout à fait étonnant et cela commence très tôt. Dans les livres pour enfants par exemple, les animaux ont toujours une identité : il y a un lion, une panthère, etc. ; mais les plantes sont seulement des taches vertes. Ce n'est jamais quelque chose de précis.

C'est vrai. On voit les animaux et on est insensible aux arbres. Cette comparaison entre plantes et animaux a toujours été pour moi quelque chose d'extraordinairement fécond. On n'arrête pas de trouver des différences entre les plantes et les animaux dans tous les domaines. Quand les animaux mangent, l'énergie entre dans leur corps par des surfaces internes, la surface digestive. C'est l'inverse pour les plantes : l'énergie pénètre par la surface externe. Regarder la surface externe de la plante nous apprend pratiquement tout ce qu'il faut savoir sur elle. Il n'y a pas de milieu intérieur. Ce n'est pas creux. Nous, les animaux,

sommes tous creux. Nous sommes des volumes tandis qu'elles sont des surfaces. Pour vivre, nous autres pauvres animaux sommes obligés de courir après notre nourriture. La plante, elle, se nourrit en s'exposant au soleil, les pieds dans l'eau. Les excréments aussi constituent une très belle opposition entre les deux. De manière générale, les animaux ne s'intéressent pas à leurs excréments. D'ailleurs, ils sont évacués par l'arrière du corps et les animaux s'en écarteront car ils n'est ont pas l'utilité. En revanche, les plantes conservent leurs excréments et les utilisent d'un bout à l'autre de leur vie. Une autre opposition : les plantes sont bien plus mobiles que les animaux. Si un animal dangereux s'enfuit d'un jardin zoologique, il est tué dans les quarante-huit heures. Si une graine s'évade d'un jardin botanique et va se poser sur une falaise à dix kilomètres, il ne se passe rien. Cinquante ans après, un botaniste un peu futé trouve que cette plante bizarre lui évoque le Venezuela et se demande ce qu'elle fait là. Comme ce n'est pas un danger immédiat, il ne le signale même pas aux autorités. La plante va se multiplier et c'est ainsi que les falaises de la Côte d'Azur ou de la Riviera italienne sont recouvertes de plantes du Venezuela. Les gens ne le savent même pas. Les arbres ont une liberté que les animaux n'ont pas. Elles ont un anonymat complet.

C'est une chance !

On a souvent méprisé la solution végétale, ou la méprise encore, mais en réalité elle est bien meilleure. Si nous ne changeons pas notre regard sur l'écologie mondiale, nos sociétés vont de plus en plus mal. Ce changement est encore utopique pour l'instant, mais nous en avons vraiment besoin, sinon, notre monde n'existera plus très longtemps. C'est douloureux pour l'être humain parce qu'il tombe de son piédestal. Je pense que depuis Copernic, Darwin et maintenant le mouvement en faveur des plantes, l'espèce humaine descend d'un niveau à chaque fois. Elle perd sa position centrale. Un jour, un ami m'a interrogé : « Si l'être humain disparaissait, cela gênerait qui, à part nous ? » J'ai trouvé cela un peu dur, mais vrai.

Montpellier, janvier 2019

1. Notionnelle subtilité. Carl von Linné (1707-1778) est l'auteur d'une classification générale des êtres naturels (végétaux, animaux et minéraux) selon un système hiérarchique. Il est à l'origine de la botanique moderne.
2. Jean-Pierre Fabre, *La Plante. Histoire et secret de son être*, Le Seuil, 2012, 177 et 187p.
3. Substantif, dans une matière, d'un radical méthyle à un atome d'hydrogène.

Dans la jungle de Bornéo, des tribus se rebellent contre les bulldozers

Par Bruno Philip

Publié le 14 janvier 2019 à 06h36 - Mis à jour le 14 janvier 2019 à 17h24

REPORTAGE Dans l'Etat de Sarawak, en Malaisie, une poignée de nomades de l'ethnie penan résiste à l'anéantissement d'une forêt qui a été détruite à 80 % ces trente dernières années.

Durant des heures, la Jeep a roulé tant bien que mal sur une route défoncée par les pluies, cicatrice ocre tranchée à vif par les bûcherons dans le vert sombre de la jungle. Maintenant, la nuit tombe sur les montagnes de Bornéo, dont on voit au loin quelques sommets ennuagés à la lumière du couchant.

Au sommet d'une colline, le 4 × 4 s'arrête enfin. Devant, à la lumière des phares, une barrière de bambous. Soudain, surgissent de l'obscurité deux personnages d'un autre temps : s'avance d'abord le chef Peng Mengut, longs cheveux bruns, sourire édenté, machette à la ceinture, chemise bleue bariolée ; derrière lui, émerge l'ancêtre Padeo Ma Jan, vieillard à demi nu, à l'exception d'une pièce de tissu passée entre les cuisses. Il porte sur l'épaule une longue sarbacane et, à la hanche, un carquois rempli de fléchettes empoisonnées.

Les deux hommes font partie d'un petit groupe de nomades penan, dont le chef Peng et sa famille élargie sont sans doute, au cœur de la jungle de l'Etat malaisien de Sarawak, parmi les derniers représentants de chasseurs-cueilleurs que compte encore cette ethnie. Ils forment aussi le dernier carré de résistance contre les entreprises d'exploitation forestière qui, avec le soutien des gouvernements locaux, ont de longue date mis à sac la forêt primaire.



La forêt abrite une centaine d'espèces animales, dont plusieurs dizaines sont endémiques à Bornéo.
ISABELLE RICQ / CHRISTIAN TOCHTERMANN

Remplacées par les champs de palmiers à huile

En une trentaine d'années, 80 % des forêts pluviales des deux Etats malaisiens de Bornéo, Sabah et Sarawak, ont disparu, détruites par le commerce du bois ou remplacées par d'immenses champs de palmiers à huile.

Cette industrie florissante, dont on connaît désormais les effets pour le moins négatifs sur les sols et les nappes d'eau souterraines, ne cesse de prospérer en raison d'un appétit global croissant pour l'huile de palme : rien que dans l'Union européenne, la croissance de la consommation de ce produit de plus en plus utilisé dans la confection des biocarburants a explosé ces dernières années : de 14,6 millions de tonnes dans le monde, en 1995, elle est passée à de 61,1 millions en 2015 ! La Malaisie est, après l'Indonésie, le deuxième producteur mondial de ce « carburant ».

Un combat pacifique

Ici, dans ce lieu-dit de Long Tevenga, au milieu d'une vaste zone de forêt vierge encore épargnée, se joue l'un des ultimes combats des peuples autochtones contre les bulldozers des compagnies d'abattage du bois.

Le chef Peng Mengut, sa famille et son groupe poursuivent avec un acharnement digne d'éloge un combat pacifique et non dépourvu de succès, même si leur cause peut paraître désespérée : depuis deux ans, ils ont bloqué une piste construite pour les bulldozers en érigeant des barrières en bambous non loin de leur lieu d'habitation. Sur une pancarte a été écrit en *bahasa melayu*, la langue officielle de la Fédération de Malaisie, et en anglais, l'avertissement suivant : « *Cette forêt est le territoire traditionnel des Penan.* »

Parmi les espèces endémiques à Bornéo, on trouve le calao rhinocéros, splendide avec sa « corne » et son long bec jaune.

Juste au-dessous de cette mise en garde, il est instamment demandé aux éventuels intrus de ne « *pas empiéter sur [leurs] terres et [leurs] droits* ». Une photo illustre pour finir la diversité de cette forêt aux centaines d'espèces animales, dont plusieurs dizaines sont endémiques à Bornéo : celles d'un ours et du fameux oiseau « calao rhinocéros », si reconnaissable et si splendide avec sa « corne » et son long bec jaune.

Depuis le mois d'août, le chef Peng et ses compagnons ont fait monter la pression en construisant sur cette même piste une maison de bois blanc qui barre désormais plus solidement l'accès à la jungle. Il est aisé de disloquer quelques bambous, mais plus difficile de raser une maisonnette au toit de zinc, avec portes et fenêtres. Cette stratégie a payé : en octobre, les « rebelles » ont remporté une bataille. Après plusieurs heures d'après négociations avec un haut responsable de la société d'abattage de bois malaisienne Lee Ling, qui était escorté de policiers et de gardes forestiers, les Penan ont convaincu tout ce beau monde de faire demi-tour. (...)

Sédentarisation

Les Penan, qui seraient en tout une douzaine de milliers, ont vu leurs existences rapidement évoluer au cours des dernières années : ils se sont pour la plupart sédentarisés.

« *Dans le passé, explique l'ethno-linguiste canadien Ian Bruce Gordon Mackenzie, qui a réalisé en 2015 le premier dictionnaire consacré à la langue des Penan de l'est, ces derniers « restaient sur place durant plusieurs semaines, ou plusieurs mois. Ils entamaient ensuite une nouvelle migration jusqu'à ce que le bois et les lianes de leurs maisons commencent à pourrir. Avant les années 1950, ils ne cultivaient absolument rien. Il y a une dizaine d'années, j'ai constaté la sédentarisation du dernier groupe véritable de nomades. Depuis lors, une poignée de familles perdurent dans la forêt, ça et là.* »

La famille du chef Peng Mengut est de ceux-là : lui et une vingtaine de ses proches vivent dans la forêt, à quelques dizaines de minutes de marche de la « maison-barrage » : un habitat pour le moins rustique consistant en quelques huttes de bois sur pilotis, couvertes

de feuilles de palme, proches d'un ruisseau où l'on se lave et où les femmes font la lessive. (...)

Le récit de sa récente victoire par Peng Mengut montre le caractère irréconciliable de visions du monde antagonistes entre les destructeurs de forêts et les indigènes qui la peuplent : d'un côté, une logique de marchands et de rendement, de l'autre un monde ancestral et tribal, qui dépend de la forêt et de ses produits.



Le sago est la nourriture traditionnelle des Penan. Elle provient du tronc du sagoutier, dont on extrait une fine farine des fibres. Isabelle Ricq et Christian Tochtermann

« La forêt est notre monde »

Visage faiblement éclairé à la lumière de l'âtre, assis à croupetons sur le sol, le chef Peng, qui accuse la cinquantaine d'années, commence en usant d'expressions qui illustrent la puissante verve poétique de l'oralité de cet univers sans écriture : « *La forêt est notre monde, c'est là où l'on chasse, c'est là où l'on pêche, c'est là où l'on trouve à manger, c'est là où l'on boit l'eau des rivières et des bambous, c'est là où l'on jouit de la beauté. Si on détruit la forêt, c'est notre âme elle-même que l'on détruit.* »

« Si cela ne tenait qu'à moi je détruirais tout ça ! » Employé d'une société d'abattage du bois, en parlant de la forêt

Le 13 octobre, la rencontre avec les responsables de la société d'abattage du bois fut plus prosaïque : « *Ils étaient une vingtaine de personnes, raconte Peng, il y avait six voitures, dont deux de la police. Le type de la compagnie, un Chinois [Sino-Malaisien] s'est mis à aboyer : "Pourquoi bloquez vous la route ?" J'ai répondu : "Cette forêt est la nôtre !" Il a répliqué : "si cela ne tenait qu'à moi je détruirais tout ça à coups de bulldozer !"* »

C'est alors, explique Peng, que le garde forestier, lui-même un indigène de Sarawak, a réussi à calmer le courroux du « Chinois » : « *Il ne faut pas empiéter sur le territoire des Penan sans leur autorisation* », a expliqué le fonctionnaire des forêts.

Ecœuré, sans le concours réel d'un appui policier, ces derniers étant restés neutres dans le conflit, l'envoyé de la compagnie Lee Ling a décidé de faire demi-tour. Par le passé, les blocages de routes ont pu donner lieu à des confrontations et des arrestations. Cette fois-ci, devant la détermination des « résistants », les gens de la compagnie n'ont pas osé insister. Mais ils risquent de ne pas s'avouer vaincus. (...)

Auprès du chef Peng Mengut, s'est assis ce soir-là un autre personnage : Mutang Yurud, 60 ans, lui aussi membre de l'ethnie kelabit, de passage dans la région. Cet homme au casque de cheveux noirs, trapu et jovial, fut l'un des militants les plus célèbres de la fin

des années 1980. Il était à l'époque l'adversaire acharné du gouvernement : à moult reprises, il a mené des actions de défense passive contre bulldozers et policiers en dressant des barrages dans la division administrative de Limbang – celle où vit le chef Peng – et aussi, plus au sud, dans la vallée de la rivière Baram.

Arrêté au début des années 1990 et confiné dans une cellule d'isolement durant un mois, il finit par s'enfuir de Sarawak et atterrit à Vancouver, où il entreprit d'étudier l'anthropologie. Marié depuis à une Québécoise, il vit à Montréal mais s'aventure à nouveau sur ses terres depuis quelques années, à la suite du retrait il y a quatre ans du redoutable Abdul Taib Mahmud.

« Détruire la forêt revient à supprimer l'empreinte même de notre histoire... » Mutang, militant

Mutang n'a jamais cessé, depuis les froideurs canadiennes, d'être obsédé par le destin compliqué de sa terre natale. Le lendemain matin, sur les hauteurs, non loin des barrages de bambous, il exprime avec un lyrisme appuyé les sentiments que lui inspire ce paysage de montagne et la vision du Gurung Mulu (2 376 mètres, l'un des plus hauts monts de Sarawak), qui dresse sa pyramide dans le lointain : *« Pour nous comprendre, il faut avoir à l'esprit que notre domaine ancestral est celui où se sont imprimés les pas de nos ancêtres. Détruire la forêt revient à supprimer l'empreinte même de notre histoire... »*

Disparition de Bruno Manser, défenseur des populations indigènes

Mutang eut un ami et un mentor : il s'appelait Bruno Manser, il était suisse et défenseur têtue de la cause des populations indigènes de Bornéo. Marié à une femme penan, M. Manser parcourut Sarawak à partir du milieu des années 1980 avant de disparaître soudainement dans la jungle en mai 2000, à l'âge de 54 ans. M. Manser était devenu un quasi-Penan, s'habillait comme eux, se coiffait comme eux, parlait leur langue et s'était familiarisé avec leurs techniques de survie dans la forêt.

Ses provocations ont parfois donné à penser à certains que sa disparition n'a pas forcément été un accident... Rien n'a cependant jamais été prouvé. Mais bien avant que la forêt ne l'engloutisse à jamais, ce natif de Bâle avait créé en 1991 une organisation non gouvernementale (ONG) qui porte son nom, le Bruno Manser Fonds (BMF), consacré à la protection des dernières forêts pluviales de la planète.

A Bornéo, le BMF s'efforce aujourd'hui d'apporter une assistance juridique aux Penan ainsi que de trouver des avocats susceptibles de les défendre. L'année dernière, le Fonds a publié un recueil de vingt-trois cartes géographiques, dans l'intention d'aider les populations tribales à mieux légitimer leurs revendications territoriales. (...)

Nul ne peut prédire, face à la globalisation implacable, si le chef Peng Mengut et ses compagnons ne sont pas en train de livrer leur dernière bataille face aux bulldozers.

Dans la forêt, le vieux parent du chef, Padeo Ma Jan, marche depuis une heure, courbé, aux aguets, sarbacane tendue. Il guette le cri du « cerf qui aboie », il flaire la piste du sanglier, il tend l'oreille à l'approche d'une bande de singes hurleurs qui s'enfuient avec un bruit de froissement de feuilles, là-haut dans les grands arbres.

« Je suis heureux quand j'entends autour de moi la jungle s'agiter, confie-t-il. Et je me dis alors : quelle chance nous avons de pouvoir encore jouir de notre morceau de jungle ! »

Bruno Philip

Kuching, Long Tevenga, Bario (Etat de Sarawak, Malaisie)



Les genres journalistiques

Pour rédiger un article, le journaliste dispose d'outils variés. En dehors de l'écriture, codifiée pour être efficace, il peut choisir dans les cinq catégories de la palette des genres : information stricte, récits, études, opinions, commentaires.



I Les articles d'information stricte

- **La brève.** En une phrase ou deux, sans titre, la brève énonce une information brute. Elle répond à tout ou partie des questions de référence (QCCQP). Une colonne uniquement constituée de brèves est une « rivière ».
- **Le filet.** Article court, mais l'importance de l'information justifie un titre et un développement un peu plus important que la brève. Le filet, strictement informatif insiste plus sur le « comment » et le « pourquoi ». Il ne dépasse pas 20 à 25 lignes.
- **La synthèse.** Elle présente l'événement ou la situation aussi complètement que possible. Si elle est « fabriquée » à partir de dépêches d'agence, et réécrite dans un style « maison », on la nomme « mouture » ou « montage ».
- **L'écho.** Filet ou brève, l'écho est une petite information de caractère anecdotique, amusant, pittoresque, insolite, rédigé de façon piquante.
- **La revue de presse.** Collection de citations, d'informations ou de commentaires parus ou diffusés, la revue de presse est, le plus souvent, une succession de brève ou de filets.



II Les récits

La subjectivité y est un atout. Le journaliste raconte, décrit.

- **Le reportage.** Sur le terrain, le journaliste récolte tous les éléments qui vont lui servir. Le reportage veut faire voir, entendre, sentir et ressentir au lecteur ce que le journaliste à lui-même vu, entendu... Le reporter est un témoin privilégié. Ce genre comporte une part de subjectivité, un droit à la critique, mais exige de la rigueur dans l'information.
- **Le portrait.** Il raconte un personnage, est parfois factuel, parfois non. Reportage à l'échelle d'une personne, le portrait dessine la personnalité de quelqu'un à travers ses caractéristiques (biographie, déclarations, manière d'être, apparence physique...).
- **La nécrologie.** Elle retrace la vie d'une personne, souvent une personnalité, locale, régionale, nationale ou internationale. Le terme s'applique aussi à la rubrique « avis d'obsèques ».
- **Le compte rendu.** C'est la relation d'un fait (conseil municipal, assemblée, réunion, match) auquel le journaliste a assisté. Il raconte, sans commentaire, ce dont il a été témoin.
- **L'article historique ou documentaire.** Il demande de nombreuses recherches (lectures ou témoignages) et exige une relation scrupuleuse des faits.



III Les études

Elles s'attachent à rechercher des faits pour éclairer un sujet, étayer une thèse.

- **L'analyse.** Elle s'appuie sur des faits, mais le ton est plus personnel; le journaliste donne une explication, pas une opinion.

Les genres journalistiques

- **L'enquête.** Article ou suite d'articles portant d'une question préalable et apportant une réponse ou des informations inédites, c'est le genre le plus complet, le plus exigeant. L'enquête fait appel à toutes les techniques de recueil de l'information. Sa démarche ressemble à celle de la recherche scientifique.
- **Le dossier.** Via des angles variés, il vise à une connaissance la plus complète possible d'un sujet. Le dossier se constitue soit d'une enquête en plusieurs articles soit d'un ensemble d'articles.
- **Le résumé de document.** Le journaliste résume, en fonction de ses lecteurs des documents, rapports... C'est un travail d'analyse à la forme didactique.



IV Les opinions extérieures

Le journaliste s'efface devant ses interlocuteurs, partiellement ou complètement. Interviennent spécialistes, écrivains, personnalité, homme de la rue, lecteur.

- **L'interview.** Elle se distingue de tous les autres genres par sa forme : le questions-réponses. L'interview a pour but d'obtenir des informations originales, inédites, d'une personne qui consent à ce que ses propos soient rapportés au grand public. Bien conduite, elle doit amener l'interviewé à en dire plus qu'il n'a jamais dit ou qu'il ne souhaitait en dire. La qualité d'écoute du journaliste est ici primordiale.
- **La table ronde,** le journaliste confronte le point de vue de plusieurs personnes sur un thème. Inévitablement long. Avec deux protagonistes, c'est un face-à-face.
- **Le micro-trottoir.** Une seule question pour recueillir des témoignages, des réactions à chaud.
- **La tribune libre** ou encore libre opinion. Une personnalité extérieure au journal exprime son opinion sur un sujet d'actualité. La rédaction réduit le texte de l'auteur avec son accord et propose titre et habillage
- **Le communiqué.** Articles courts ou non dont la source est bien identifiée. Pour être cité dans le journal, le communiqué et sa source doivent être importants.
- **Le courrier.** Premier mode d'interactivité entre le journal et ceux qui le lise.
- **Les bonnes feuilles.** Publication en avance, en accord avec l'éditeur de publier des extraits significatifs d'un livre traitant d'une actualité chaude. La notoriété du journal est un atout pour l'éditeur.



V Les commentaires

Ce sont de genres à part où il faut connaître son domaine et où la plume doit se faire incisive, nerveuse.

- **L'éditorial.** Il engage tout le journal. En prise sur l'actualité, il est court, clair. Souvent en Une, il peut être rédigé par le directeur, le rédacteur en chef ou un journaliste désigné.
- **Le billet.** C'est un commentaire lié à un article ou autonome qui n'engage que son auteur. Sa chute, inattendue, est souvent humoristique, paradoxale, impertinente...
- **La critique.** Commentaire pur ou mélange d'information et de jugement, la critique est un avis personnel sur une production du monde culturel.
- **La chronique.** Journaliste, intellectuel ou personnalité donnent leur avis sur un sujet de leur choix. Elle peut aussi porter sur un thème (scientifique, littéraire, médicale...) et être publiée à intervalles réguliers.

Pour en savoir plus

Fiche infos

- L'écriture journalistique

Fiche conseils

- Réussir un article

Fiche conçue par l'Arpej, Association régions presse enseignement jeunesse.
Disponible sur le site : www.pressealecole.fr

Lanceurs d'écriture

1) Qu'est-ce que j'entends ?

L'idée est de proposer aux élèves d'écouter un extrait de musique – pendant lequel il est interdit d'écrire – puis, dans le silence qui suit, ils peuvent écrire. Alternier cette phase d'écoute et d'écriture, plusieurs fois.

On peut trouver ici une banque de sons de la jungle : <https://www.sound-fishing.net/sons/jungle>

2) Inventer un arbre imaginaire

À la manière d'Henri Michaux (texte ci-dessous), proposer aux élèves d'inventer le nom, la forme, et le mode de vie d'un arbre imaginaire.

On peut aussi penser à l'arbre décrit par Claude Ponti dans l'album *Ma vallée*. (Album disponible ici, en version filmée : <https://vimeo.com/399169376>)

Extrait de *Notes de botanique* de Henri Michaux (in *Mes propriétés*, Gallimard, 1938)

Dans ce pays, il n'y a pas de feuilles. J'ai parcouru plusieurs forêts. Les arbres paraissent morts. Erreur. Ils vivent. Mais ils n'ont pas de feuilles.

La plupart, avec un tronc très dur, vous ont partout des appendices minces comme des peaux. Les *Barimes* semblables à des spectres, tout entiers couverts de ces voiles végétaux; on les soulève, on veut voir la personne cachée. Non, dessous ce n'est qu'un tronc.

Il y a aussi, dans la forêt de *Ravgor*, de tout petits arbres trapus et creux et sans branches qui ressemblent à des paniers.

Les *Karrets* droits jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, là tout à coup oblique, pointent et vous partent en espadon contre les voisins.

D'autres avec de grandes branches dansantes, souples comme tout, serpentine.

D'autres avec de courts rameaux fermes et tout en fourchettes.

D'autres, chaque année, forment un dôme ligneux. On en rencontre d'énormes, des vieux, carapace par carapace, et s'il vient un incendie de forêt (on sait ce qu'ils sont), ils cuisent là à petit feu, tout seuls, pendant des six, sept semaines, alors que tout autour d'eux, sur des lieues de parcours, ce n'est que cendre grise et froid de la nature minérale.

3) Rimes à tirer au sort

a- « Les bouts rimés » - *Lanceur d'écriture*

Découper les rimes et les faire tirer au sort aux élèves.

Une fois le sens des mots compris, les élèves écrivent une strophe de 4 vers (quatrain) dans lequel les mots tirés au sort seront placés à la rime.

Rappeler les différents schémas possibles de rimes (rimes plates, rimes croisées, rimes embrassées).

b- Variante à partir des mêmes couples de mots.

Choisir deux couples de mots qui peuvent être placés n'importe où dans le texte ou dans le poème.

canopée épée	ramures armure	buisson son
boussole drôle	singe linge	caméléon plomb
mangroves rêve	averse herse	colibri pari
arboricole vol	fauve chauve	caïman ment
savane panne	pirogue bogue	papaye aïe
camoufler rayé	pilotis choisi	feuille deuil
camouflage nage	tabac en-bas	piranha vivra
forêt doublé	palmier violet	graine reine
iridescent cent	cocotier volontiers	fourmi riz
caoutchouc caillou	fromager dragée	papillon rond
lianes diaphane	sous-bois fois	route doute
tropiques pique	fougères mère	piste artiste
chauve-souris riz	cacao chaud	jaguar bagarre

panthère austère	acajou tout	tapir saphir
oiseaux manteau	serpent lent	vert perd
Équateur peur	boa moi	perroquet hoquet
rameau mots	toucan violent	mangue langue
cime rime	marécage cage	ananas nasse
cri oui	dendrobate mat	tigre bigre
pétun rien	azur mur / mûr	tissu sangsue
chagrin mien	alizé rosée	vent chant
racines narine	mygale génial	ulule hurle
lianes séville	Amazone zone	mangroves grave
vent pan	python long	orchidées élevé
trompe rompe	éléphant chant	palétuvier gravier

4) Écrire à partir d'une image

On peut suggérer aux élèves d'écrire les pensées du palmier.



Quasi Oasis, photographie de Sebastian Mejia, Santiago du Chili, 2012